

Pauline Klein
La Figurante

Ce que je faisais, moi,
dans la vie ?



Flammarion

La Figurante

Pauline
Klein

« Vient un moment dans l'existence, que j'aimerais pouvoir situer précisément, où la vie adulte nous rattrape. On ne peut pas lutter éternellement pour la survie de l'insouciance. Les autres finissent par se douter de quelque chose. »

Depuis l'enfance, Camille n'a rien fait dans l'ordre et oppose aux conventions comme au travail un « je préférerais ne pas » gentiment féroce. À quinze jours de son mariage, elle se pose cette question : peut-on éternellement rester soi-même ou faut-il un jour « jouer le jeu » ? Dans un roman aussi piquant que drôle, Pauline Klein raconte l'histoire d'une jeune fille dont l'apparente désinvolture et l'insolente paresse sont en réalité des armes de poing pour résister à tout ce que le monde, la famille, la société attendent de nous.

Pauline Klein est née en 1976, elle a étudié la philosophie, est ensuite entrée à la St Martin's School puis a travaillé dans une galerie d'art à New York. Elle a publié trois romans chez Allia, Alice Kahn, Fermer l'œil de la nuit et Les Souhais ridicules (2010, 2012 et 2017).

Flammarion

La Figurante

DU MÊME AUTEUR

Alice Kahn, Allia, 2010.

Fermer l'œil de la nuit, Allia, 2012.

Les Souhais ridicules, Allia, 2017.

Pauline Klein

La Figurante

roman

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-0392-2

Les définitions du monde sont une chose et la vie que l'on mène concrètement en est une autre. L'on ne peut pas se permettre – que ce soit pour soi, sa famille, ses proches ou ceux qu'on aime – de vivre selon les définitions du monde ; l'on doit trouver une façon, perpétuellement, d'être plus fort et meilleur que cela.

James Baldwin
in *Refuser d'être un homme* de
John Stoltenberg

Ils étaient déjà dans le train lorsque j'y suis montée. Celui assis en face de moi de l'autre côté du couloir doit avoir quinze ans, il a les cheveux épais et châtains, une mèche qu'il repousse sans cesse du bout de ses doigts. Il a l'épaisseur capillaire de la bourgeoisie et un léger accent belge – je me souviens de son air serein et arrogant, d'une tranquillité indifférente dans le regard –, il a les yeux bleus, paisibles, des enfants riches, la possibilité glanée à la naissance de ne rien répondre quand on s'adresse à lui et de tourner le visage vers la fenêtre. Ils sont six. Trois filles et trois garçons. Sans doute ont-ils passé le week-end quelque part dans le Grand Est, dans mon souvenir la terre est brune et jaune, le paysage a beau défiler vite, il est triste et ennuyeux, les arbres sont décharnés par un ciel pâle.

C'est un train sale, il fait trop chaud dans le wagon comparé au temps qu'il doit faire à l'extérieur, une

femme hurle qu'elle nous souhaite la bienvenue dans un micro grésillant dont le son doit être bloqué au volume maximum, sa voix déraile, elle est presque agressive, on dirait que les punitions vont tomber. Le jeune homme a perdu son billet et téléphone à son père pour qu'il lui en rachète un sur Internet, ça capte mal, ça l'agace, et lorsque son père semble avoir compris ce qu'il lui explique laborieusement, avec ce ton dédaigneux et las, le jeune garçon raccroche et appelle Rosalie pour savoir si elle sera « à la maison ». Ses chaussures sont pleines de boue sèche, il les pose sur le siège devant lui, il a raccroché au nez de Rosalie, la jeune fille assise en face lance que « ça se fait pas », qu'il pourrait au moins les enlever, mais il détourne la tête, pas habitué à ce qu'on lui dise quoi faire. Rosalie doit être en train de préparer son déjeuner, son père de lui acheter un nouveau billet, ses chaussures sont toujours posées là, il raconte qu'il a réglé le clavier de l'iPhone de son cousin en chinois avant de mettre une photo de ses fesses en fond d'écran du téléphone, « Ça se fait trop pas », insiste la jeune fille en le cherchant du regard. Une toute petite pince noire, pas plus grosse qu'un insecte, attrape quelques cheveux à l'arrière de son crâne, mais un flot de mèches fines lui rayent le visage, c'est une pince qui ne sert à rien d'autre qu'à dire qu'elle a fait cet effort de

féminité, qu'elle n'est pas totalement entre parenthèses.

Elle et lui sont les deux seuls de leur groupe à être réveillés. Les autres dorment, entrelacés, visage posé sur une épaule, jambes enroulées les unes autour des autres, on ne saurait très bien dire qui est amoureux de qui, s'il s'agit de couples ou d'êtres dont le sommeil n'est qu'un prétexte pour se toucher.

Elle et lui ressemblent à deux rescapés d'une mission, deux survivants contraints de voyager ensemble. Peut-être ont-ils passé les jours qui précèdent sans véritablement s'adresser la parole, et sans doute ont-ils choisi d'attendre la toute fin du voyage pour le faire, le moment ne s'était sûrement pas présenté, cette fois ils sont enfin seuls. Ils auraient pu feindre d'avoir sommeil eux aussi, mais non.

C'est là qu'ils décident d'évoquer leur jeunesse, c'est-à-dire la période de leur vie où ils avaient douze ou treize ans. Le garçon voudrait bien voir une photo d'elle à l'époque, elle cherche dans son téléphone avant de le lui tendre. Le garçon fixe la photo, la fixe elle, puis de nouveau la photo. Il plonge dans l'image, l'agrandit entre son pouce et son index et finit par lancer à la fille : « T'es canon en fait. »

Le remue-ménage intérieur qui a lieu à cet instant est palpable sur son visage. Les sourcils froncés,

les doigts emmêlés sur l'écran pour comprendre cet infime décalage : quelles parties du visage de la jeune fille ont bien pu lui échapper.

« Montre ? » Elle lui arrache le téléphone et se contemple à son tour dans le creux de sa main.

Le monde autour dort, la réalité se déconnecte au profit de cette image-là, une image dans laquelle elle naît dans son regard à lui. Il l'observe, presque vexé de s'être trompé à ce point. Il rassemble ce qui vient de s'imprimer dans son esprit, se penche physiquement en avant, très peu, juste de quelques centimètres pour renvoyer quelques mèches de la fille à l'arrière de son crâne et apercevoir son visage. Elle ne bouge pas, elle rougit un peu mais elle se laisse faire, comme un modèle face à un peintre.

Leur histoire commence ici. Sur un tas de souvenirs endormis. Elle est belle, ils viennent de s'en rendre compte ensemble, elle va le rester, surtout lorsqu'elle attachera le reste de ses cheveux et osera sortir son visage de derrière ce rideau. C'est peut-être aussi à cet instant précis de son existence qu'elle se met à penser que sa beauté ne peut avoir lieu que dans une image. Elle le pensera d'abord pour elle, puis pour eux. Peu à peu, c'est comme ça qu'ils vont élaborer leur vie à deux, ils poseront sur des photos, se définiront dans un cadre qui leur va, qu'ils maîtriseront de mieux en mieux, avec l'intuition que c'est de cette façon que le

couple qu'ils seront bientôt s'intégrera dans le monde. Elle naît dans l'image qu'elle a tendue d'elle-même à ce garçon et prend conscience d'une certaine faiblesse de la réalité, au profit de ce qu'elle peut inventer pour l'embellir un peu.

On ne sait pas où on va. Quelle est la route à prendre. On gît mollement dans un segment d'espace-temps, transporté par un étranger dans un wagon rempli d'inconnus sans surveillance qui pourraient nous faire exploser s'ils en avaient envie, on nous hurle à nouveau qu'on nous souhaite la bienvenue, que tout est organisé pour que nous passions un bon voyage, que nous traversions ce que nous avons à traverser de la manière la plus douce et la plus agréable possible.

Les conditions sont réunies pour que leur roman commence comme ça, sur ces rails.

Demain matin, elle lui renverra une photo d'elle. Peu à peu, elle se dessinera, comprendra ce qu'il s'agit d'orner ou de cacher pour apparaître, donner le change, elle habitera son meilleur angle, son visage prendra les plis du regard du jeune garçon sur elle, il deviendra la priorité absolue, la lumière, d'où qu'elle provienne, n'éclairera plus rien d'autre qu'un potentiel à la rendre belle, les façades des immeubles se transformeront peu à peu en décor, les moments de sa vie, en voies d'accès vers ce qu'elle nommera l'amour.

LA FIGURANTE

Je me suis souvent demandé quelles conditions devaient être réunies pour que nous fabriquions les tournants de notre vie. Et comment nous nous démenions pour que les événements de notre existence puissent être racontables.

Faire une vie. Et n'être finalement pas grand-chose de plus que soi. Avec peut-être quelques écarts que nous élaborons comme on peut pour nous rendre plus reluisants. Tenter de faire de son existence une bonne histoire. Notre vie consiste en une succession d'attentes au bureau de tabac et à la caisse de supermarchés, des moments pendant lesquels nous nous ennuyons au point d'imaginer une autre vie. Un décollement du réel.

On nous hurle dessus que le train approche de sa destination finale. Les autres, les endormis, vont se prendre de plein fouet le début d'une romance. Chacun émerge peu à peu en s'étirant dans un demi-sommeil et assiste passivement au nouveau lien né en leur absence. Chacun fait ce qu'il peut pour ravalier son effarement, il n'y a aucune place pour témoigner de ce qu'ils voient. Face à eux, tout se doit d'être sourd et aveugle, on s'accroche de toutes ses forces à ce qu'on a toujours donné à voir de soi, le jeune garçon à son air arrogant, la jeune fille à son air soumis, on laisse planer le moins d'amour possible.

LA FIGURANTE

Ils vont s'extirper de leur siège et l'amoureux, rattrapé par son éducation, va saisir la valise de la jeune fille. Dans ce geste, les autres assistent au début de leur union.

Le train freine dans un mouvement brusque et la secousse est un prétexte pour se rentrer les uns dans les autres. C'est leur façon de retourner à la réalité. De reprendre leur souffle. Ça les amuse, ils exagèrent des rires. L'étonnement du début se dissipe dans un effort pour banaliser le réel. Elle et lui vont se diriger vers la sortie en premier. Et les autres, à la queue leu leu dans le couloir, vont piétiner derrière. On s'étonne du ciel pour la saison, on évalue un éventuel retard, on prévoit le bus à prendre. Pour la plupart d'entre nous, il ne s'est rien produit. Mais sur le visage de la jeune fille et du jeune homme, j'assiste au début d'une autre vie. Je les observe dans leur solitude, le regard posé devant eux, je sens la peur et l'impatience, je m'imagine la vie qu'ils auront, j'essaie d'envisager à quel moment la collision aura lieu. Je pense à ma propre vie, à cet instant où j'ai assisté à ma propre évasion.

Il y a quelques jours encore, j'avais avec la croyance que mon avenir se dessinait avec une minutie de géomètre. Je me souviens du sentiment pourtant si artificiel d'être sur la bonne voie. J'avais encore ce qu'on appelle l'avenir devant soi

et l'intime conviction de construire ce que je pourrais nommer sans trop de honte une vie.

J'ai tenté de mener une vie normale aussi longtemps que possible pour pouvoir, une fois atteint l'âge adulte, survivre en société. Ça n'était peut-être pas très glorieux comme « but d'une vie », mais si je suis honnête, je dois admettre que c'était le mien. Si je ne voulais pas mourir de solitude dans le salon de ma mère, il fallait que je m'invente un personnage qui tienne la route, et la route était longue, ma mère m'avait prévenue dès mon plus jeune âge. Non, la vie ne passait pas, comme me l'avait expliqué un jour la grand-mère de mon amie Salomé, aussi vite qu'« un saut de chat », il fallait être prêt à s'y soumettre un certain nombre d'années, et le pire était sans doute que dans les moindres recoins de cette existence il allait falloir composer avec le monde, articuler un langage qui ne soit ni tout à fait étranger ni tout à fait commun, dégainer des points de vue, des projets, des doutes, déceler des moments-clés et de répit, montrer un grand besoin de se ressourcer, et toutes ces petites choses qui viennent valider notre aptitude à être au monde. J'ai donc appris mon texte. Ça valait pour presque tout, un travail qui nous émancipe sans trop nous déborder, une vie amoureuse dont on connaît les revers, une acceptation de sa sexualité, bref, un tas de concepts qui mis bout à bout me donnaient le

LA FIGURANTE

sentiment d'être bien insérée : je m'étais inventé un personnage que j'aurais moi-même eu envie d'êtreindre.

J'aurais voulu que quelque chose me permette de lutter pour la survie de l'insouciance.

Je m'appelle Camille Tazieff, ce qui me permit, dès la fin de l'adolescence, d'assister passivement à une sorte de tri. Si j'étais de la famille d'Haroun Tazieff est une question qui revenait parfois, quoique je me sois rendu compte assez rapidement que les noms Haroun et Tazieff se remémoraient plutôt facilement, sans qu'on sache très bien qui était l'homme pour autant.

Je suis née jolie, j'étais, dit-on, un beau bébé. Mais mon physique s'est peu à peu transformé, jusqu'à se muer en une inexplicable fadeur étant donné d'où je partais, étant donné les promesses de beauté qui régnaient autour de moi durant une bonne partie de ma petite enfance. À l'adolescence, je devins comme beaucoup d'autres une fille un peu transparente dont seul le nez grossissait, laissant le reste de mon visage dans un état d'immobilité totale comparé à cette partie qui ne cessait de croître mais qui, Dieu soit loué, s'arrêta

à temps avant qu'on ne puisse me définir comme une fille avec un grand nez. J'ai la peau blanche de mon enfance, des yeux marron, des cheveux châtain et un visage qui atteignit son aspect définitif vers vingt ans. Je n'ai pas fait mon âge jusque relativement tard, c'est ce qui me sauva. Pendant plus de quinze ans, ma peau ne s'est pas abîmée, l'ovale de mon visage avait hérité d'une bonne plasticité, quant à mes cheveux, ils gardèrent le plus longtemps possible une texture douce et brillante au toucher soyeux.

J'eus peu à peu en grandissant une certaine affection pour cette fadeur que je trouvais réconfortante. De cette apparence banale et quasi indéfinissable naquit sans doute ma propension à m'imaginer dans à peu près n'importe quel rôle, du moment qu'il pouvait se jouer dans une certaine indifférence. Plutôt que d'aboyer qui j'étais, comme le faisaient certaines filles de mon âge à l'adolescence, j'allais murmurer mon être. Mon empreinte serait l'absence de traces. Moins on se préoccupait de mon sort, mieux je me portais.

Je suis née à Paris, j'ai été élevée par ma mère, une femme très belle, très douce, une femme qui s'est définie elle-même tout au long de mon enfance et de mon adolescence afin que je puisse réciter sa légende, une femme très belle, très douce, et *extraordinairement tolérante*, c'est une chose à laquelle elle tenait.

LA FIGURANTE

Son extraordinaire tolérance n'avait pas d'égal, elle pouvait tout comprendre, le communisme comme la peine de mort, la pédophilie et les classes populaires. Ça n'était pas une crétine, elle avait simplement assez de recul et d'imagination pour pouvoir se projeter dans n'importe quelle situation sociale, politique ou économique, ce qui lui permettait au passage de n'avoir jamais à argumenter sur rien puisqu'elle était potentiellement d'accord avec tout. Ainsi, elle pouvait passer le plus clair de son temps à faire la sieste, à se reposer pour s'inspirer, comme elle disait, son acceptation du monde nécessitant une très grande énergie qu'elle ne pouvait se procurer que dans un sommeil profond. Je rentrais de l'école et le silence dans la maison indiquait qu'il fallait marcher doucement, faire attention au moindre geste qui pourrait la réveiller. Si je faisais couler l'eau un peu fort ou transperçais l'emballage plastique de mon goûter trop brusquement, je la voyais émerger de sa chambre pour me dire que ça n'était pas grave, elle comprenait.

Je profitai pleinement de sa grande tolérance tout au long de ma jeunesse puisqu'elle accueillait chez nous à peu près tout ce qui se faisait en matière de petits amis : Kamel, un Algérien à qui elle faisait cuire des steaks en plein ramadan à la tombée de la nuit, Gerald, que ses parents gardiens